

Danièle CONSO, Forma. *Étude sémantique et étymologique* : Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2015, 634 pages.

Le très dense et savant volume que donne à publier notre collègue Danièle CONSO au moment où elle quitte son activité professionnelle est le premier d'une étude très fouillée, destinée à être complétée d'un second, que rien, doit-on noter, ne permet de deviner au vu de la présentation éditoriale. Pour avoir été soutenue en 1990, la monumentale thèse d'État que nous avons là n'en est certes pas pour autant dépassée, d'abord parce que la matière, stable, y est traitée avec un grand détail et une constante finesse d'analyse, mais aussi parce que l'auteur a eu le souci de mettre à jour ses références bibliographiques (p. 13-23), quitte à ce qu'une note infra-paginale, ici ou là, vienne infléchir les constats et propositions qui ponctuent ce grand œuvre.

Au premier abord, disons tout de suite que la circulation y sera aisée, on le devine déjà, par l'emploi d'un balisage abondant (partie par partie, une double numérotation, analytique mais aussi continue par paragraphes, visant à aider à la fois la lecture cursive et le suivi des renvois internes). L'étude est structurée en six parties, comme l'indique le sommaire (p. 9-10) où l'ensemble est détaillé, t. 2 inclus : problème étymologique, puis champs sémantiques en quatre sections (*forma* des

êtres animés ; des réalités inanimées ; *forma* « moule », « modèle », « règle » ; sens dérivés), puis retour à l'étymologie – une interrogation, cependant : on ne voit pas annoncée de conclusion générale après la conclusion du volume II, comme si tout le propos n'avait de visée qu'étymologique, et non sémantique ou, plus largement, méthodologique ! Trois riches *indices locorum* (à la fois littéraires, épigraphiques et papyrologiques) complètent le premier volume, comme ils compléteront le second ; ils concernent successivement *forma*, ses dérivés nominaux et adjectivaux et ses quasi-synonymes. Précisons enfin que le verbe *formare* et ses préfixés ont d'emblée été écartés d'une étude qui s'attache aux quelque 7400 emplois du substantif *forma* dans la littérature antique jusqu'au VI^e siècle (dont plus du quart chez saint Augustin, pour lequel on attendrait peut-être un développement spécifique en conclusion).

Au-delà de l'intérêt propre pour le mot et son spectre sémantique, la question que soulève ce travail confondant de Danièle CONSO est celui de l'unité d'un mot dont la polysémie semble innée – ou du moins très ancienne – et que l'étymologie n'arrive pas à ramener sûrement à un prototype susceptible de désigner un point de départ sémantique. L'opacité du terme, en effet, tient à la multiple genèse de sa consonne initiale, qui peut être issue d'un prototype indo-européen à initiale aspirée *bh (cf. *fero*) ou *dh (cf. *facio*) comme d'une dissimilation (cf. la nasale du grec $\mu\omicron\rho\phi\eta$) ainsi qu'à l'incertitude du découpage morphologique : suffixe *-ma* ou bien dérivé en *-a* du type *toga*. Quant au répondant grec, il est si proche, tant pour la forme que pour le sens, que les effets d'une attraction sémantique – si l'on écarte l'idée d'un emprunt pur et simple, l'étrusque étant candidat à la médiation – achèvent de brouiller les pistes d'une enquête grevée d'attestations limitées à époque ancienne (en particulier, l'absence de certains sens techniques y peut être fortuite). C'est donc fort sagement que Danièle CONSO relègue la question étymologique à la fin de son étude – pour nous dans le second volume, qui reste à paraître. L'introduction historique détaillée ne se clôt cependant pas sur une suspension du jugement, et l'auteur prend la peine de régler une incertitude formelle délicate par son évanescente : la quantité de la voyelle de la première syllabe (p. 83-99), attestée longue par les langues romanes qui distinguent le traitement des voyelles selon leur longueur en cette position, d'une part, ainsi que par les transcriptions grecques – majoritairement avec oméga et parfois, plus significativement, avec un digramme omicron-epsilon – et le témoignage positif de Donat (*Ad Phorm., prol., 26*), d'autre part. Que cette longueur ne soit pas héritée, la loi d'Osthoff le prouve, qui est ici inopérante (à moins d'admettre la syncope ultérieure d'un prototype alors bien peu probable). Notre *forma* fait donc partie d'une petite série de mots (*ordo* et *ornare* avec leurs familles, *arma*, *quartus*) où l'on constate un allongement spontané de la voyelle en syllabe longue par position, ce qui refléterait un niveau de langue peu châtié – comprenons peu orthoépique.

Ne pouvant bénéficier d'un point de départ étymologique, et donc (?) sémantique, Danièle CONSO a été contrainte de traiter le mot selon les grands champs qu'un premier examen aperçoit. L'ordre de présentation en était libre, et c'est finalement sur le double argument que Plaute et Térence, les « anciens » du corpus, y étaient plus présents, d'une part, et que le sens en était plus concret d'autre part, que l'auteur a choisi de commencer l'examen par *forma* nom de qualité. Le mérite de l'étude qui se déploie alors, en ce présent volume, dans les deux premières directions, est de subdiviser sa matière avec une grande finesse d'analyse, à partir d'archi-sèmes très larges, soit successivement comme « qualité concrète des êtres animés », puis « qualité concrète d'une réalité inanimée ». Ces titres disent clairement le souci qui animait l'auteur de partir avec des diaphragmes assez larges. Les rubriques de chacun de ces champs donnent une idée de la moisson des occurrences et du jeu que Danièle CONSO observe entre elles dans chaque section, en fonction d'un contexte

toujours soigneusement explicité. C'est ainsi que *forma* dit des êtres animés se décline en « traits distinctifs désignant une qualité concrète et visible qui caractérise un être animé » et « physique soumis à une appréciation, le plus souvent favorable », et que (chap. 5) beauté et pouvoir de séduction sont privilégiés par le contexte au détriment de la notion de simple aspect physique. Pour la seconde partie, concernant les réalités inanimées, sont distinguées successivement configuration, aspect, forme ou beauté naturelle (chap. 7), forme prise ou donnée (chap. 8), et forme générale de référence (chap. 9).

Cette étude au long cours s'arrête pour nous *ex abrupto* après 588 pages (tout de même !) sur une brève conclusion provisoire, qui relève plutôt du point d'étape, et les abondants index. À suivre donc, avec une réelle impatience et le vœu, s'il n'est pas trop tard, que les titres courants soient plus informatifs, c'est-à-dire remontent davantage dans l'arborescence d'une étude qui, au-delà de ces menus détails typographiques, fait date par son exemplarité.

Guillaume BONNET.

Giuseppe PEZZINI, *Terence and the Verb 'To Be' in Latin* : Oxford, Oxford University Press, 2015, 355 pages.

Les grammaires latines et les études de linguistique font évidemment une place aux phénomènes d'élision et de hiatus affectant le verbe « être », mais il n'existe pas de travaux spécifiques sur cette question, et c'est le grand mérite de Giuseppe PEZZINI que de combler cette lacune en s'appuyant sur les acquis les plus récents de la phonologie, de la morphologie, de la syntaxe, et en choisissant comme auteur Térence, où l'interlocution et la pragmatique peuvent avoir des implications. Deux phénomènes sont plus particulièrement analysés, la contraction (*inueniundumst, traditast*) et l'omission de *-s* final (*expertū(s) sum* noté *expert'sum*). Après un premier chapitre introductif qui présente ces problèmes en donnant des parallèles avec l'anglais très instructifs pour le public anglophone, le second vise à établir la réalité des faits étudiés, et pour cela l'auteur étend l'examen à des écrivains autres que Térence afin de dégager les principaux types : formes contractées après des mots terminés par voyelle (*nemost = nemo + est*), par *-m* (*quoniamst = quoniam + est*), par voyelle brève + *-s* (*mortuost = mortuos + est*), dont certaines sont aussi justifiées par des raisons métriques (*dictus est* de Tér., *And.* 102 donne un crétèque incompatible avec le sénaire iambique, à l'inverse du spondée de *dictust*), mais il existe des situations particulières comme les formes contractées *-m's < -m + es* (*omnium's = omnium + es*), non attestées dans les manuscrits de Térence, Plaute et Lucrèce, mais présentes ailleurs. Cela conduit plus globalement à confronter les manuscrits selon qu'ils donnent des formes avec ou sans contraction, et l'on ne peut être qu'admiratif devant la précision du travail de comparaison ainsi conduit. L'étude s'élargit au témoignage des inscriptions et à un examen approfondi des commentaires des grammairiens latins sur ces questions. Le chapitre 3 est consacré à l'analyse phonologique, qui intègre aussi ce que nous appelons phonétique historique et qui discute les évolutions complexes comme celle de *similis est* à *similest* en plaçant le point de départ non dans l'élision de *(e)st*, mais dans la chute du *-s* (p. 105). Il comprend aussi une partie sur l'approche historique des contractions de *esse* : les formes contractées constituent d'abord une caractéristique de la langue poétique ancienne (Plaute, Térence, Ennius etc.) et elles sont évitées en prose, si bien qu'elles constituent une marque du style poétique. Elles semblent ensuite peu fréquentes en prose, à l'exception de certains écrits de Cicéron (*ad Fam.* ; *de or.*), elles sont rares dans les inscriptions en prose de